

The book cover features a vibrant blue background. Several white, stylized clouds are scattered across the top, each with a white string tied around its top edge, suggesting they are hanging from above. A yellow paper airplane is positioned in the upper right quadrant, flying towards the left. A series of white dashed lines forms a large, irregular circular path that loops around the central text. The author's name, 'ISABELLE ARTUS', is printed in white, uppercase letters at the top of the central text area.

ISABELLE ARTUS

Donnez-moi
de mes
nouvelles

ROMAN



C

CHARLESTON

ISABELLE ARTUS

DONNEZ-MOI DE MES NOUVELLES

« J'ai entrouvert les yeux. Des ombres blanches se déplacent autour de moi. J'essaie d'en agripper une au passage mais je n'arrive pas à tendre le bras. Je m'entends hurler poliment : S'il vous plaît, aidez-moi, où suis-je ? »

Un homme se réveille dans un lit d'hôpital, paralysé et amnésique.

Il s'appelle Étienne Marcel, comme la station de métro, et s'est fait renverser par un camion poubelle, à quatre heures du matin. Les médecins sont formels : sa paralysie n'a rien à voir avec l'accident. Pour son amie Prudence Sainte-Rose, psychanalyste superstar, les pertes de mémoire et la paralysie inexplicée d'Étienne sont liées.

Guidé par Prudence et grâce à l'aide de son amie d'enfance Alma-Marie, solide Ardéchoise à la carrure de rugbyman et d'Olympe, sa sublime collègue journaliste, Étienne va tenter de dénouer les fils de son histoire pour espérer remarcher un jour, au risque de déterrer de lourds secrets de famille...

Porté par un style enchanteur empreint d'humour, de tendresse et de fantaisie, *Donnez-moi de mes nouvelles* raconte une quête identitaire, une plongée en soi pour remonter à la source de nos choix et devenir pleinement qui on est.

ISBN : 978-2-36812-955-5



9 782368 129555

19,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : Constance Clavel

Illustration : © Gettyimages



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

DONNEZ-MOI
DE MES NOUVELLES

De la même auteure, aux éditions Charleston
Odette et le taxi jaune, 2022

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-955-5
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Isabelle Artus

DONNEZ-MOI
DE MES NOUVELLES

Roman



À Verlaine, Annabelle et Zoé

« *On se remet de tout, mais jamais à l'endroit.* »

C. Coulon

PROLOGUE

Conférence de rédaction, 2004

LA PORTE DE LA SALLE DE CONFÉRENCE de rédaction s'ouvrait exactement dans le champ de vision de la Reine qui trônait sur un canapé de cuir blanc. Assise à côté d'elle, toujours à sa droite, se tenait Marie-Christine Devillers, son adjointe et amie. Au même niveau, légèrement sur la gauche, le fauteuil du directeur artistique, vide la plupart du temps. « Je suis au studio pour les retouches », avait-il l'habitude de dire pour justifier ses absences. Personne n'était dupe – il taquinait la bouteille depuis des années pour y puiser/ noyer son inspiration – mais personne ne mouftait.

Face à la Reine, un canapé en tissu gris clair sur lequel s'entassaient les chefs de service, tout autour les chaises pour les rédacteurs, jamais en nombre suffisant, par terre les stagiaires – leurs cahiers sur les genoux – que les retardataires devaient enjamber avec difficulté pour prendre place, dans un silence glacial. Alors la « conf » reprenait.

Chacun lâchait ses infos à demi-mot, balançait des prénoms, jamais les noms complets, ç'aurait été trop simple. Les stagiaires faisaient des efforts pour suivre, la plupart étaient complètement largués mais seraient morts dans d'atroces souffrances plutôt que d'admettre leur ignorance quel que soit le sujet discuté. Pourtant « y a pas de honte à pas savoir et y a pas de mal à se renseigner », répétait toujours ma grand-mère.

Depuis un moment, la conversation tournait autour d'un certain Karl.

— Karl qui ? avais-je demandé tout bas à Marie-Christine, faisant simplement comme mamie Charlotte me l'avait toujours conseillé.

— Il me demande Karl qui ? N'est-il pas adorable ? répéta-t-elle à voix très haute en se tournant vers ses consœurs. Franchement, ça fait un bien fou de l'avoir au journal, vous ne trouvez pas ?

Puis se penchant vers moi qui mettais toujours un peu de temps à comprendre que j'étais celui dont elle parlait à la troisième personne : « Mon chou, tu dois savoir qu'ici, il n'existe qu'un seul et unique Karl. D'ailleurs, tu le sais au fond de toi, tu connais le journal, tu sais quelles sont nos préoccupations ? Ce sont celles de nos lectrices ! Alors répète après moi », dit-elle lentement, ravie de son petit effet.

Cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait pas, à ce point, capté l'attention en conférence de rédaction. Depuis quand déjà ? C'était si bon de sentir à nouveau tous les regards suspendus à ses mots, attendant paisiblement la chute avec la patience feinte d'un groupe de lionnes assurées que la proie n'en a plus pour longtemps à respirer. Karl qui ? Comme c'était drôle.

— Répète après moi, articula-t-elle en détachant chaque syllabe avec ce sourire carnassier qui avait contribué à installer sa réputation.

— Il est cuit, murmura une stagiaire fascinée par la scène, elle va le bouffer.

— Il n'existe qu'un seul et unique Karl, répéta alors Marie-Christine avec toute la pédagogie dont elle se sentait capable.

— Il n'existe qu'un seul et unique Karl.

— Et c'est ?

— Et c'est ?

— Vas-y mon garçon, n'aie pas peur.

Je pris une profonde inspiration, conscient de l'importance de ma réponse, à défaut d'en percevoir les conséquences. De quel Karl parlait Marie-Christine ?

Sans doute pas de mon grand-oncle Carl que ma grand-tante persistait à appeler Charles pour ne pas faire celle qui avait couché avec les Allemands. Non, ce devait être l'autre. Marie-Christine avait raison, il n'y en avait qu'un. Je lui fus reconnaissant de m'avoir mis sur la voie.

— Karl Marx ?

J'étais content de moi.

— J'adore ce môme.

— Ça suffit, intervient la Reine qui, jusqu'à présent, avait laissé faire, considérant ce petit intermezzo comme une récréation dont ses troupes avaient besoin avant de reprendre la suite de la réunion.

Il y avait un sommaire compliqué à boucler et il n'était pas question de perdre son temps avec un nouvel épisode du maillon faible. Mais elle devait bien admettre que Marie-Christine avait un don particulier pour dégotter des stagiaires hors normes, divertissants même. Il faudrait se renseigner sur ce garçon.

« Ardéchois », avait précisé Marie-Christine en guise de recommandation. Encore un provincial qui veut réussir à Paris !

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

Le réveil

LONGTEMPS, J'AI CRU AU MERVEILLEUX, au subtil, j'ai su diriger la course des nuages, modifier la couleur des feux rouges à distance, communiquer par-delà les mots, comprendre le langage des animaux. Je souriais à l'insolite, embrassais l'extraordinaire, je croyais aux fées, aux forces de la nature et aux esprits malicieux. J'étais de la race des rêveurs, de ceux qui s'émeuvent de la beauté des fleurs et baptisent les étoiles. Du moins, c'est ce que je croyais.

J'ignore pourquoi et comment j'ai fait fausse route ; quelle bifurcation de l'existence j'ai réussi à louper mais, à un croisement, j'ai pris le mauvais sentier, confondu l'aval et l'adret, le plateau et les rayols. J'ai dû tomber.

Combien de temps suis-je resté ainsi, face contre sol ?

J'ai entrouvert les yeux. Des ombres blanches se déplacent autour de moi. J'essaie d'en agripper une au

passage mais je n'arrive pas à tendre le bras. Je m'entends hurler poliment : *S'il vous plaît, aidez-moi, où suis-je ?*

Soit aucun son ne sort de ma bouche, soit la bande d'ectoplasmes dont les contours se précisent petit à petit est malentendante ou volontairement insensible à mes cris. Peut-être ai-je été enlevé, drogué et séquestré dans un bunker secret par des esprits mal intentionnés ? À moitié aveugle et probablement muet, je ne me souviens de rien, à commencer par l'endroit où je me trouve...

— L'activité cérébrale s'intensifie, il se réveille. Appelez l'interne !

Un rayon laser dans l'œil droit puis dans le gauche. À ce tarif-là, pas étonnant que je sois presque aveugle !

Les ombres se pressent et se rapprochent, je ne distingue pas grand-chose à cause de la lumière violente qui perce mes paupières closes, traverse ma cornée et foudroie ma rétine, mais j'entends.

— Vous croyez qu'il nous entend ?

Oui, je t'entends, femme.

— Probablement pas.

— Je préviens la famille ?

— Oui, faites donc.

— Et l'AFP ?

— C'est prématuré. On ne sait pas exactement dans quel état il est.

— Que lui est-il arrivé, docteur ?

C'est une jeune femme qui a posé la question. Je dis jeune, parce que ça me plairait qu'elle le soit et qu'elle ressemble à Meredith dans *Grey's Anatomy*. Quitte à faire un cauchemar, autant en diriger le casting.

— Vous êtes nouvelle dans le service ?

Le toubib lui fait le coup de la voix de velours. Je suis en train de crever, et lui, il drague une infirmière.

— Ce patient a été transporté le 21 mars au matin après avoir été renversé par un camion poubelle. Nous l'avons maintenu dans un coma artificiel pour déterminer et soigner la cause de sa catalepsie, sans succès malheureusement. Vous avez certainement appris, mademoiselle, que trois semaines est la durée maximum qu'un organisme peut supporter ? C'est pourquoi nous avons décidé de le réanimer ce matin. Lorsqu'il sera totalement réveillé, vous le transporterez en zone H.

— En zone H ! Le quartier VIP ? C'est qui ce type ?

— C'est un journaliste très important, a répondu l'homme en blanc.

Meredith n'ose pas dévoiler plus son ignorance. Ce n'est qu'une fois les médecins partis qu'elle a demandé à sa collègue :

— Tu connais un gars qui s'appelle Étienne Marcel ?

— Comme la station de métro ?

Peut-être que je suis en état de mort imminente, quelque part dans une zone de transit ? J'ai l'impression d'être dans un hôpital, à moins qu'il ne s'agisse d'une clinique privée. Peut-être la clinique de la Forêt-Noire – dirigée de main de maître par la famille du professeur Brinkmann –, un feuilleton que ma grand-mère m'autorisait à regarder avec elle, à condition de ne pas le répéter à mes parents. Je balaie mentalement cette hypothèse verdoyante et bien trop allemande pour être vraie.

Tout à l'heure, j'ai cru entendre le médecin mentionner un accident de camion poubelle, mais j'ai sans doute mal compris. Personne ne se fait renverser par un camion poubelle, c'est trop stupide pour être vrai.

Si je suis à moitié mort, je tenterais bien une sortie de corps, histoire de prendre de la hauteur et d'avoir

une vue d'ensemble pour repérer la sortie. Mais comment faut-il s'y prendre pour sortir de soi ? J'essaie de me faire léger comme un nuage, j'exhorte mon âme à se détacher de mon corps en lui rappelant que vingt et un grammes, ce n'est pas bien lourd et qu'elle peut y arriver, mais rien ne se passe. Dans les films, ça a l'air facile, mais dans la pratique, c'est hyper difficile comme exercice.

J'aimerais bien que quelqu'un vienne m'expliquer dans quelle partie réelle ou imaginaire de ma conscience je me trouve. J'aimerais si possible que ce soit cette espionne bipolaire de je ne sais plus quelle série, ou alors l'inspecteur Harry avec son .44 Magnum. Je ne vais pas faire mon difficile du moment que c'est quelqu'un de fort, quelqu'un de fiable.

S'il vous plaît... quelqu'un... n'importe qui.

La voix de stentor qui résonne dans les couloirs n'appartient pas à l'inspecteur Harry – le vibrato est plus proche de l'accent paysan d'Occitanie méridionale que de l'américain –, cependant je reconnais ce pas lourd, la démarche caractéristique de celle qui approche et s'apprête à entrer dans ma prison : un mètre quatre-vingt, une carrure d'ange exterminateur, des hanches généreuses et des seins... énormes.

Sous mes paupières maintenues closes par des pansements, je devine le visage puissant, la mâchoire carrée, le nez qu'elle tient de son père, le menton volontaire, les larges boucles brunes dont l'implantation irrégulière forme sur sa tête comme une crinière.

D'abord je l'entends pester, puis je la sens venir. Son parfum unique, mélange d'aubépine coupée, de terre mouillée et de seringas, me va droit au cœur. Une odeur

rassurante, capable de se frayer un passage à travers les vapeurs d'alcool et de désinfectant, suffisamment puissante pour contourner l'odeur de la peur, de la maladie, de la mort. Si je pouvais, je me jetterais dans ses bras et enfouirais ma tête entre ses seins voluptueux jusqu'à l'asphyxie, je me laisserais pousser des branchies pour mieux me noyer dans son corps, me perdre dans ses chairs.

J'ai envie de crier, mais aucun son ne sort de ma bouche. Sur ma joue, des larmes coulent. Je les sens qui traversent mes bandages, se frayent un passage sur mon visage avant de se jeter sur mon cou du haut de mon menton.

Je repense à l'histoire de cette femme en état de mort cérébrale que sa famille, à contrecœur, s'apprêtait à débrancher. Tout son être hurlait « ceci est une erreur, une abominable méprise, je suis vivante », mais aucun signe de sa révolte intérieure ne transparaissait à la surface. Prisonnière de son corps, elle avait réussi au dernier moment à mobiliser toute l'énergie vitale de son désespoir pour produire une larme. Une seule minuscule larme pour signifier qu'elle était en vie, et cela avait été suffisant. Cette microscopique gouttelette d'eau salée l'avait sauvée du néant.

Cette histoire m'avait bouleversé et, souvent, je m'étais imaginé ce qui serait advenu si elle avait échoué ou, pire encore, si elle avait réussi, mais que personne n'ait remarqué la goutte perler au coin des cils, merveilleux trésor, infime fractale de vie. Ça m'a toujours angoissé de penser que la trajectoire d'une existence entière puisse à ce point être modifiée par un minuscule détail. Et lorsque j'imaginai l'ensemble des conséquences qui en découlaient, j'étais pris de vertige.

Je ne sais pas pourquoi je repense à ça maintenant, je suppose qu'une partie de mon cerveau aura fait le

rapprochement avec ma condition de légume sur un lit d'hôpital, en tout cas ça m'a rassuré de sentir que je peux pleurer sans effort. On ne sait jamais.

Je l'entends se rapprocher de ce pas volontaire qui signifie qu'il vaut mieux éviter de se mettre en travers de sa route. Pourtant, le pas s'est figé sur le seuil de la chambre, il s'est comme suspendu. Je l'ai parfaitement entendu ce pas en l'air, ce pas qui recule. Les médecins ont dû la prévenir mais les a-t-elle seulement écoutés, tout entière occupée à remonter le long du couloir pour venir jusqu'ici ?

L'odeur d'aubépine s'est subitement altérée, plus acide, plus rance, cette femme-là transpire la pétoche à plein nez, ça se sent.

Au bout d'un temps long comme une petite éternité, le pas retombe, lourd, bruyant, et elle s'avance. Arrivée à ma hauteur, son odeur tourne au tragique, elle se laisse tomber sur la chaise à côté du lit, saisit ma main inerte entre ses deux paluches gigantesques et la broie de tout son amour.

Instantanément une alarme se déclenche dans ma tête.

Je sens la pression exercée sur mes doigts, mes jointures qui craquent mais... pas la douleur attendue. Je suis pourtant bien placé pour connaître sa force naturelle. Combien de fois n'avais-je pas subi l'amicale puissance de cette poigne qui écrabouille sans effort ? Alma-Marie, dont le prénom sonne comme une prière, mon ange gardien depuis le primaire.

Dans le même temps, je perçois la peine de mon amie avec une acuité que je qualifie illico de surnaturelle. J'entends ses larmes qui roulent le long du relief massif de son visage, je sens nettement les battements de son cœur, les pulsations de son chagrin, la plainte déchirante qui monte de ses entrailles.

Ce n'est pas normal d'entendre l'inaudible !

Ils ont dû me droguer à mort pour me rendre capable de percevoir à distance les pulsations du rythme cardiaque de ma meilleure amie et ne ressentir aucune douleur dans mon corps. Et si au lieu d'être mort en sursis, coincé dans une sorte de purgatoire carcéral avec droit de visite autorisé, j'étais en réalité enfermé dans un hôpital clandestin, abruti de substances illégales pour servir de cobaye à des expériences non autorisées sur des singes rhésus ?

Alma-Marie aurait appelé, insisté pour voir quelqu'un, pour qu'on lui redise l'effroyable vérité.

« Oui, madame, depuis que les expériences sur les animaux sont interdites, nous les faisons sur des êtres humains, oui votre ami a été sélectionné pour servir de cobaye, c'est une grande chance pour l'avancée de la science... et pour lui bien sûr. Non, il n'entend pas. Oui, il est paralysé... Non, on ne sait pas pourquoi... »

Alma a exigé des précisions, expliquant qu'elle était un peu de la partie – dans sa jeunesse, elle a été bran-cardière à Lourdes –, elle connaît la musique. L'heure des visites est passée depuis longtemps mais elle refuse de bouger, elle a besoin de temps pour comprendre. Sa stature en impose, sa détermination aussi. Ils essayent de l'entraîner vers la sortie, mais ils ne savent pas à qui ils ont affaire. Je leur souhaite bien du plaisir. Mentalement, je la supplie de rester, je m'applique comme lorsque j'ordonnais aux nuages de se déplacer et aux feux rouges de passer au vert.

Alma reste ici, monte la garde, dis-moi ce qui se passe, ce que je fous là, empêche-les de me faire du mal, ne pars pas !

— Ne t'inquiète pas mon Tinou, je ne vais nulle part, je reste là.

Alma-Marie n'a toujours pas lâché ma main.

Sa réponse me rassure, je suis content de constater que j'y arrive encore. Je me suis endormi confiant, certain de la retrouver à mon réveil.

À mon réveil, Alma n'était plus là.

Elle a dû se faire virer pendant mon sommeil. Ils lui ont certainement dit des choses tristes, des choses raisonnables pour qu'elle quitte les lieux docilement. Les médecins savent y faire avec la douleur des proches. Ils ont dû lui parler doucement en la prenant par les épaules, peut-être même qu'ils ont murmuré, en faisant un signe en ma direction. Un signe qui voulait dire : ne faites pas de scandale, mademoiselle – peut-être même qu'ils l'ont appelée madame pour faire plus grave, plus solennel – regardez, madame, comme il dort bien, vous ne voudriez pas le réveiller ?

Ils ont fendu son armure avec douceur et elle est partie sur la pointe des pieds. Son absence complique les choses. Je comptais sur elle pour m'expliquer ce que je fichais là, faire un point sur ma situation. S'il ne me faut compter que sur moi-même pour comprendre, je ne vais pas aller loin. Avec la disparition d'Alma-Marie, mon moral venait d'en prendre un coup.

CHAPITRE 2

Le grand noir

CORSETÉ SUR UN LIT D'HÔPITAL, incapable de bouger le petit doigt et de parler, je ne me souviens de rien.

En plus des questions existentielles – qui suis-je, pourquoi, comment – dont l'absence de réponses me bouffe l'intérieur, il y a cette présence floue à l'extérieur que je sens rôder autour de moi. C'est trop d'angoisse pour un seul homme, c'est trop d'angoisse pour moi.

Chaque fois que j'essaie d'ouvrir les yeux sous mes bandages, je devine qu'il est là, immobile, attentif, à me regarder fixement. Je referme aussitôt les yeux. Malgré cela, je sens son regard acéré posé sur moi qui m'écorche vif. Je n'ai pas besoin de le voir pour savoir qu'il est immense, au moins 1,95 m, taillé dans l'ébène la plus noire, tout en muscles avec une gueule en biais. Il ne parle pas, il respire à peine et reste assis sans bouger sur une chaise près de la porte. Parfois, il s'étire ou se lève

pour dégourdir ses jambes, il fait craquer ses jointures l'une après l'autre de manière inquiétante, mais la plupart du temps il ne fait rien, à part me bouffer des yeux comme si j'allais me sauver. J'ai envie de lui dire qu'il peut aller faire un tour, voir ailleurs si j'y suis parce que je ne risque pas de m'envoler, mais je reste muet.

J'essaie de communiquer avec lui par la pensée, mais son esprit est verrouillé. Impossible d'y accéder. Alors je tente autre chose pour le faire bouger. Je me rassemble à l'intérieur de moi et implore une instance supérieure de le faire déguerpir. *Allez ouste, du balai !* Et ça marche ! Désormais, les rares fois où une infirmière, une aide-soignante ou un médecin entrent dans la chambre, il s'éclipse discrètement. Je suis assez satisfait de commander à distance un zigoto de ce calibre aussi facilement qu'un vulgaire feu de circulation. Il y a pourtant quelque chose qui me chiffonne. Ses allers-retours passent totalement inaperçus. Le personnel soignant ne semble pas le voir et c'est ce qui m'inquiète le plus. Si c'était un fantôme ? Ou alors c'est moi le fantôme, le zombie ? À cette idée, l'angoisse prend d'assaut mes glandes sébacées et leur fait rendre gorge, je sens la sueur froide glisser lentement le long de mon dos, mon rythme cardiaque s'accélérer, mon gosier s'assécher et mes mains devenir moites. C'est le grand chelem de la trouille !

Ce n'est pas parce que l'homme est noir que j'ai peur, je ne suis pas raciste. Bien sûr que non. Parmi les petits dont s'occupe maman, certains sont noirs, elle n'a jamais fait de différence entre les enfants, elle les aime tous de la même façon. Avec une mère comme la mienne, je ne peux pas être raciste. Impossible. Ce n'est donc pas en raison de son taux élevé de mélanine que le géant qui squatte ma chambre me terrifie. C'est plutôt sa présence constante et inexplicée. Il y a des milliers

d'autres choses à faire dans la vie que de rester enfermé avec un mort-vivant dans une chambre d'hôpital.

Sauf s'il est flic...

Si ça se trouve, j'ai été le témoin de quelque chose d'important, quelque chose de grave – un crime peut-être ? – juste avant de me prendre le camion benne en pleine poire. Si ça se trouve, je suis placé sous protection policière affreusement rapprochée et, en attendant que la mémoire me revienne, Robocop reste sur place pour être le premier à m'interroger. C'est pour ça que les toubibs ne se formalisent pas, ils sont tous au courant. Ça veut dire que je suis plus vivant que mort. Je devrais me réjouir, n'empêche, flic ou pas, ce regard posé sur moi en permanence m'opprime, je n'arrive pas à respirer. C'est à cause de lui que je suis branché à une machine.

Si je n'étais pas déjà paralysé, je dirais qu'il me cloue sur place rien qu'à me regarder, ce grand con.

Assourdi par le bruit des appareils qui vivent à ma place, abruti par les drogues qui absorbent ma douleur avant qu'elle ne monte au cerveau, j'essaie de me rappeler le moment où j'ai pris le mauvais chemin, celui qui m'a conduit jusqu'au camion poubelle.

Malheureusement, en dépit de l'altitude à laquelle je réfléchis, je ne suis pas un bon détective. Même à haute dose, la morphine ne suffit pas à faire de moi Sherlock Holmes. D'autant que ma mémoire ne fonctionne pas très bien, ce qui complique un peu plus l'exercice de déduction. Pour l'instant, elle me restitue des impressions, des bribes, rien de complet, rien de cohérent. Plus je cherche à comprendre, à m'approcher de mes souvenirs et plus ils s'éloignent avant d'avoir pris forme